

Il semble qu'au cours du vingtième siècle il y ait eu, en l'île de la Martinique, deux âges, deux « *tan* » comme on pourrait le dire en créole.

D'abord, le temps de la société d'habitation (*forme particulière de la société de plantation*) qui avait commencé de se former, à en croire l'historien Jacques Petit-Jean Roget dès 1635 (*année de la prise de possession de la dénommée Ouanakaera, domaine des Caraïbes, par le colon Pierre Belain d'Esnambuc*) qui s'était étendue (*l'habitation*) sur un demi-siècle (*jusqu'en 1685*) avant de s'infléchir vers cette autre forme obscurantiste, celle de la société esclavagiste (*cultivée jusqu'à son abolition en 1848*), et qui s'est finalement effondrée dans le courant des années 1950.

Enfin, le temps de la « modernité », précipité en Martinique à partir des années 60 et qui se commet encore, plus que jamais et indéniablement de manière inexorable.

Ces temps, l'un et l'autre d'emblée reconnaissables, identifiables, par ce qui semble être d'abord leur identité, disons, leur identité visuelle. Ces temps ont en effet une dominante de ton, des températures de couleurs très distinctes : le premier âge nous apparaît plutôt des verts, des bleus, des jaunes des tableaux d'un Marie Georges Fernand Bailly, de son fils Paul Amédée, d'un Jules Marillac, d'une Paule Charpentier, d'un Raymond Honorien, d'un Marcel Mystille, etc, nuances vives et chatoyantes de la vie bien vécue alors que le second âge, plutôt des rouges des violences, des verts de la marijuana, des blancs du crack, de la cocaïne, des antidépresseurs, des jaunes d'une certaine fièvre de la crise, du désespoir, de la dépression, et du mal de vivre.

Pour beaucoup, ce premier temps de l'habitation est songé, décrit, souvent avec nostalgie (*comme s'il s'était agi d'un âge d'or révolu*), avec exaltation, avec candeur et parfois même naïveté alors que du regard de l'histoire, les choses étaient toutes autres (*génocide, guerre, xénophobie, discrimination, domination, brutalité, asservissement, exploitation de l'homme par l'homme, misère bleue, etc.*) comme si on avait voulu ne se souvenir que du pittoresque de cet âge-là, à la façon des Parnassiens européens du 19^e siècle.

Il n'est qu'à relire pour s'en convaincre les écrivains et poètes de cette époque, les François-Xavier Eyma, René Bonneville, Giraud, Saint-Prix Rone, Salavina, Talhy, Duquesnay, Marraud de Sigalony, Tardon, Richer, Nay-Reine, Zobel et plus proches de nous, les Confiant, Chamoiseau et autres. Chez tous ceux-là, ce temps de l'habitation est revisité et donné à lire comme agréable, formidable, voluptueux, presque merveilleux, allons-y donc « béni ». Il n'y a que les historiens qui jettent (*parce qu'ils y sont sommés soit par le credo de l'objectivité ou au contraire, par un parti pris idéologique*), la roche dans la mare-d'eau (*le créolisme s'impose*) (*la répétition est un rythme*), en rappelant parfois trop exclusivement combien cet âge-là fut aussi de violence, de souffrance, de haine et de mort. Chacun donc son domaine, la féerie pour les artistes, l'enfer, le *maframé* pour les historiens.

Cela dit, quoi penser d'aujourd'hui ? Eh bien, les écrivains de la génération postplantationnaire (*dans l'ordre de notre raisonnement*), ont choisi, en prenant appui sur l'histoire et sur la vision crue de la société (*lisez Miguel Duplan, lisez Fabienne Kanor, lisez Alfred Alexandre, lisez Franck Salin alias Frankito, lisez Alain Agat et lisez Jean-Marc Rosier*) d'engager leur écriture à contre-courant (*parce que guidés par une nécessité d'engagement, en disant le Mal, le malaise, le mal être*) de ces esthétiques du merveilleux, de la complaisance, du conformisme, de la résignation, du statu quo.

Pour autant et bien que je ne sois pas né dans cet âge de l'habitation, cet âge me parle, il m'interpelle, ses couleurs m'envoûtent, son air me fouette le visage et ses musiques, ses rythmes (*je suis incapable de résister à l'envoûtement d'un son de tambour et heureusement que ce temps-là ne se résume pas seulement au son du tambour*) me trépident ; je suis littéralement dansé.

Et pourquoi me parle-t-il encore ? Parce qu'il y a nécessairement quelque chose en moi -un je ne sais quoi d'atavique- qui vient de là. Et pourquoi ça ? Parce que tout comme vous, je suis gens de ce pays. Quelque part, dans l'humus des racines d'un prunier de Cythère, l'ombilic de mes ancêtres amérindiens, africains, européens, plus tard indiens, est enterré, et ensemençant cette terre, il me lie à elle. Mon attachement à la Martinique, par ce truchement, est donc indéfectible. C'est ce lien qui – je le crois- m'a conduit à rencontrer Ludovic Louré, je dis bien monsieur Louré, à cause que de vieux réflexes d'éducation

m'interdisent de l'appeler Dody bien qu'il m'ait maintes fois enjoint de le faire. « *Tibolonm, respekté granmoun.* » Et puis : « *Sa ki gran passé'n, lontan gran passé'n.* » N'entendez-vous pas, comme moi, cette sagesse des temps créoles ?

Donc, ce sont ces liens qui ont poussé ma curiosité à écouter pour l'entendre la voix de Monsieur Dody et à l'entendre pour la comprendre. « *Habitation Trénelle, les travaux et les jours* », plus qu'un livre, une sagesse. Gens de la Martinique ici présents ce soir, *kouté pou tann, ek tann pou konpwann.*

Jean-Marc Rosier

Ce n'est qu'à force d'hommes de bonne volonté que les systèmes rigides qui soutendent les sociétés postesclavagistes ou postautoritaristes seront pliés, de l'intérieur, patiemment, sûrement.

Jean-Marc Rosier